



Archéologie et incertitude

Philippe Boissinot

► To cite this version:

Philippe Boissinot. Archéologie et incertitude. Incertitude et connaissances en SHS : production, diffusion, transfert, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société Sud-Est (MSHS) - Axe 4 : Territoires, systèmes techniques et usages sociaux, Jun 2014, Nice, France. halshs-01166149

HAL Id: halshs-01166149

<https://shs.hal.science/halshs-01166149>

Submitted on 23 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

Archéologie et incertitude

Par Philippe Boissinot (EHESS, TRACES UMR 5608 du CNRS, Toulouse)

Cet article est issu de la table ronde « Incertitude et connaissances en SHS : production, diffusion, transfert » qui s'est tenue à la MSHS Sud-Est de Nice les 23 et 24 juin 2014 dans le cadre du projet « Faire Science avec l'Incertitude » (<http://mshs.unice.fr/?p=902>)¹.

Résumé :

Que pouvons-nous établir avec certitude lorsque nous faisons de l'archéologie et quel est le périmètre de cette pratique de nos jours ? En nous restreignant à l'opération de démontage d'agrégats d'un type particulier présents dans le sous-sol – ce que l'on appelle couramment des « sites archéologiques » –, on peut scinder la première interrogation en deux questions : d'une ontologie de la substance (« qu'y-a-t-il ici ? »), on embraye vers une ontologie du temps (« que s'est-il passé ici ? »), laquelle doit également supposer des individus et des collectifs susceptibles d'actions, ceux-ci et celles-là demeurant largement indéfinies. Outre le caractère lacunaire des données archéologiques, il faut également compter sur le découplage entre l'espace et le temps, source de nombreuses indéterminations. En dépit de ces incertitudes, une « bonne fouille ne saurait mentir » car aucun point de vue ne se manifeste dans un agrégat, à la différence des textes et des images principalement étudiés par les historiens.

Mots-clés : Archéologie, épistémologie, incertitude, ontologie

Il faut d'abord s'entendre sur ce que l'on appelle archéologie aujourd'hui

Lorsqu'elle était cantonnée aux « choses anciennes » la définition de l'archéologie ne posait guère de problèmes. Mais encore fallait-il que l'on se donne la limite temporelle à partir de laquelle les choses perdaient leur propriété d'être anciennes. En deçà, n'importe quel objet découvert pouvait faire l'affaire et nourrir les spéculations de cette discipline ; à condition de s'assurer que celui-ci n'était pas un faux.

À partir du moment où l'on considéra la primauté des contextes, avec des méthodes de plus en plus précises, et la stratigraphie comme cadre, on se persuada qu'une « bonne fouille ne saurait mentir »

¹ Sont également issues de cette table ronde les contributions suivantes :

- Fusco, Bertoncello et al. : *Faire science avec l'incertitude : réflexions sur la production des connaissances en SHS*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166287>]
- Tuffery, Fernandes et al. : *Evaluation des domaines d'incertitude et de leur éventuelle diminution dans un projet collectif de recherche interdisciplinaire : le cas du PCR « Réseau de lithothèques en Rhône-Alpes »*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166167>]
- Bianchi et Labory : *The role of governance and government in the resilience of regions: the case of the 2012 earthquake in the Emilia-Romagna region in Italy*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166138>]
- Rinaudo : *Le traitement de l'incertitude dans la relation d'enquête ethnographique en Sciences sociales*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166138>]
- Walker : *Adapt or perish: an approach to planning under deep uncertainty*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166279>]

(Besson *et al.* 2011) et que les associations découvertes dans le sous-sol apportaient des informations supplémentaires sur les artefacts mis au jour. Avec le développement de l'archéologie urbaine et des travaux préventifs, des contextes de plus en plus récents furent explorés, jusqu'à ceux immédiatement antérieurs à l'actuel, sous nos pieds. D'une certaine manière, l'ethnoarchéologie peut être considérée comme de l'archéologie du contemporain, même si des objectifs différents, de l'ordre du prédictif vis-à-vis de l'ancien, lui ont été assignés. Dans les sociétés vivantes plus proches de nous – qui relèvent donc de l'approche sociologique –, des applications inattendues s'inspirent des méthodes et objets de l'archéologie. Le cas emblématique est celui du *garbage project*, pour lequel on considéra que le contenu des poubelles des consommateurs pouvaient mieux nous renseigner sur le gaspillage de la nourriture dans une ville du sud des Etats-Unis que n'importe quelle enquête orale qui aurait été entreprise (Ratje & Murphy 1992) ; car on dit souvent ce qu'il est digne de dire. On n'oubliera pas non plus les quelques expériences qui ont été menées par des plasticiens dont le maintenant célèbre *Déjeuner sous l'herbe* de D. Spoerri, après la fouille dirigée par J.-P. Demoule. Quant à l'usage métaphorique du terme « archéologie » tel qu'on le trouve chez Freud d'abord, pour évoquer l'inconscient, puis chez Foucault, comme méthode prenant en charge la disparition du sujet et des formes globales de continuité, il ne nous sera guère utile ici pour penser une activité savante et pratique.

À la suite de ces développements, il peut être séduisant d'étendre la discipline archéologique à l'étude de toute la culture matérielle, car l'archéologie telle qu'on se la représente s'affaire dans la matérialité, et a acquis dans le domaine des artefacts une expertise qui n'a guère d'équivalents dans le champ des sciences humaines et sociales (Hodder 2012 ; Olsen *et al.* 2012 ; Demoule *et al.* 2002). Cependant, quiconque l'a quelque peu pratiquée, sait bien toutes les difficultés rencontrées lorsqu'il s'agit d'évoquer la fonction desdits artefacts que l'on observe en dehors de leur contexte de production et d'usage – par des agents il s'entend. Les anthropologues, lorsqu'ils daignent s'intéresser aux objets, en savent plus long qu'eux, la présence de ces choses étant en partie renseignée par ce que l'on dit d'elles, qu'ils peuvent recueillir donc. En outre, en pratiquant des fouilles, on constate sans peine que tout ne relève pas de la catégorie des artefacts, que des phénomènes naturels s'intercalent ici et là, participant également de l'interprétation globale que l'on donnera d'un site, de son environnement, de sa chronologie et de sa capacité à se maintenir au cours du temps. Faudrait-il, parce qu'ils ne relèvent pas de fabrications humaines, les bannir des observations archéologiques et systématiquement recourir à d'autres spécialistes dès le premier terrain ?

Pour nous, un objet est archéologique à partir du moment où il est extrait d'un contexte particulier que nous appellerons *agrégat* (Boissinot 2015 ; 2013). Cette action d'extraction menée en toute sincérité fournit des preuves tangibles (de quoi ?, nous y reviendrons), dont toute science devrait se prévaloir (Chateauraynaud 2004 ; 2011). Un agrégat est un ensemble d'éléments juxtaposés et finalement structurés, réunis par une certaine cohésion, mais ne formant pas une unité et n'ayant été en globalité l'objet d'aucun sujet. Il faut, en outre, pour être qualifié d'archéologique, que cet agrégat – un *site archéologique* en d'autres termes – comporte un artefact comme partie, généralement un sol, une structure ou une construction quelconque, soit toute anomalie qui ne se rencontrerait pas en l'absence de l'homme. Cette définition exclut les agrégats comportant des artefacts comme constituants, tels les vestiges déplacés retrouvés dans certains dépôts alluviaux ; mais également les organismes, les machines et les architectures où la quasi-totalité des parties concourent à l'existence fonctionnelle du tout : contrairement à une certaine vulgate, en archéologie, nous ne reconstituons pas des puzzles, il y a toujours des manques et des choses inattendues qui se trouvent associées en un lieu précis. Cette dernière précision, d'ordre topologique, dit le caractère singulier de l'espace archéologique,

comportant des agrégats et du vide entre eux, du vide archéologique il s'entend, c'est-à-dire un espace où aucune observation archéologique ne peut être entreprise.

Celle-ci consiste au démontage méthodique de l'agrégat en suivant ses lignes de découpage, telles qu'elles se présentent dans la réalité – un travail de « boucherie » en quelque sorte, qui correspond à une métaphore de Platon et renvoie à certaines interrogations de la métaphysique scientifique telles qu'on les trouve rassemblées dans un récent ouvrage précisément intitulé *Carving the Nature at its Joints* (Campbell *et al.* 2011). Ce démontage s'effectue dans la durée de la fouille mais n'appréhende directement aucun aspect temporel : rien ne « bouge » dans un agrégat, et ses divers éléments relèvent des catégories spatiales. On se demande alors, en faisant un inventaire structuré : qu'est-ce qu'il y a ici ? (mise au jour). Mais cette question n'est posée que de manière à embrayer vers une seconde, plus temporelle : que s'est-il passé ici ? (mise à jour). On passe donc d'une ontologie de l'espace (quelles entités on y reconnaît) à une ontologie du temps, cette dernière principalement élaborée à partir d'événements et de processus. On est ici dans un exercice des probabilités inverses puisqu'on a d'abord les conséquences, et que l'on essaie dans un deuxième temps de remonter jusqu'aux causes, comme pour toute inférence à partir des traces. Cette opération s'appuie sur un découplage de l'espace et du temps, ce qui n'est pas sans quelques conséquences épistémiques, auxquelles la plupart des sciences sociales, fondées sur l'observation participante et/ou le récit, échappent généralement (fig. 1).

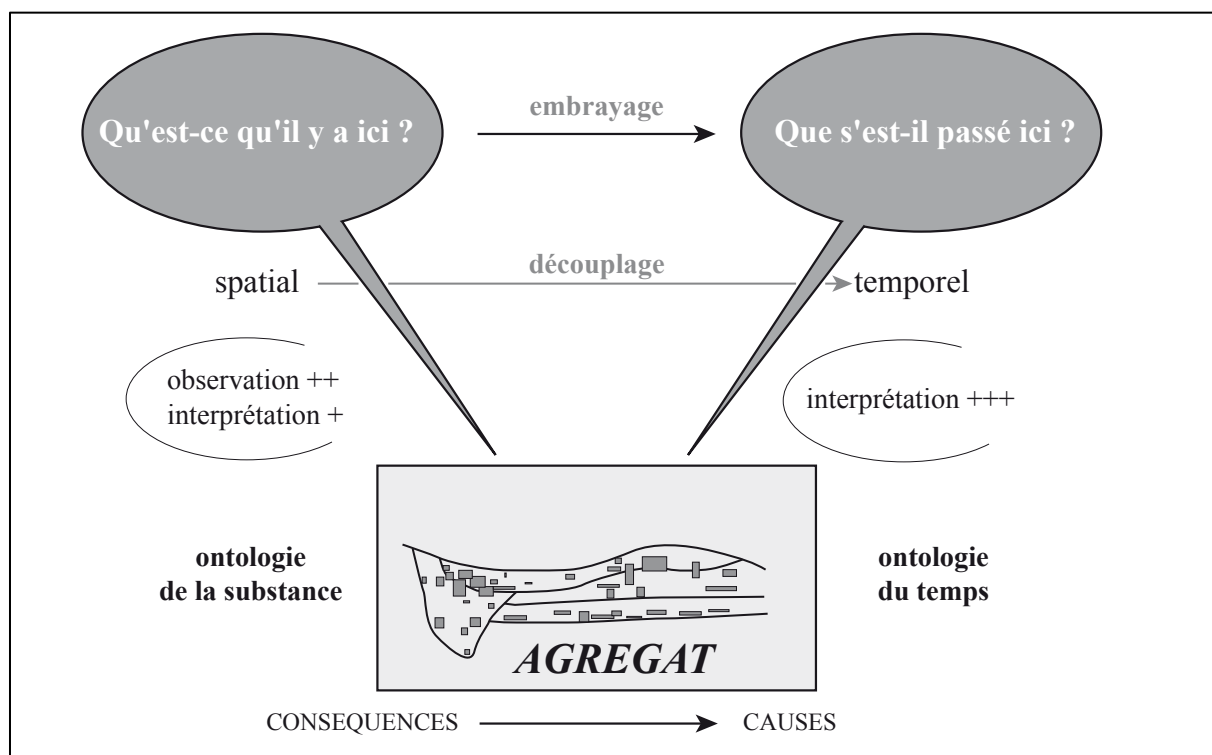


Fig. 1. Embrayage des questions et découplage des concepts lors de l'opération archéologique sur les agrégats

Il s'agit principalement de la perte de certains critères d'identité qui conduisent à des situations d'indétermination, que l'on ne rencontrerait pas si l'on pouvait observer des mouvements, soit un couplage parfait entre l'espace et du temps (Boissinot 2013). Nous perdons par exemple la possibilité d'identifier et de ré-identifier des agents, absents par ailleurs de la « scène » – on sait à ce propos le rôle qu'une telle capacité peut jouer lors d'une enquête policière.

Finalement, que pouvons-nous établir avec certitude lorsque nous pratiquons l'archéologie ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord s'entendre sur ce qui est convoqué dans cette expression, et ce qui ne l'est pas, ou encore, ne l'est pas au premier chef. Ainsi, peut-on dire que certains faits (historiques) peuvent être certifiés grâce à des fouilles dans des villes comme Rome, Athènes ou Marseille, que l'on sait avoir été occupées par des individus renseignés par des récits, auxquels, grâce à la convergence de sources indépendantes, on peut donner foi. Mais, le sauraient-ils avec autant de certitude si cette connaissance préalable n'avait pas été transmise et admise par la tradition littéraire ? Et, dans la plupart des cas, ne gardons-nous pas le meilleur candidat lorsque nous tentons un rapprochement entre textes et vestiges ? Car, entre ce qui est dit et ce qui est fait, la relation est rarement d'évidence – c'est tout le problème de la référence en linguistique. On le voit, il est question ici du périmètre de ce qu'on appelle « archéologie », celle-ci pouvant être une discipline (regroupant des fouilleurs) ou une situation « onto-épistémique », comme nous le proposons pour une meilleure clarté dans ce débat.

Certitudes dans l'agrégat

L'agrégat (archéologique) n'est pas un simple amas, moins encore un tas. Il possède une structuration interne qui obéit aux lois de la stratigraphie – c'est une conquête relativement récente de l'archéologie dite historique, mais plus ancienne dans le domaine de la Préhistoire. Les aménagements humains sont en partie responsables du feuilletage observé, mais pas seulement, les agents atmosphériques et même la flore et la faune des sols pouvant être déterminants. Ses limites internes, comme externes, peuvent être nettes ou graduelles et, dans ce deuxième cas, introduire plus d'incertitude encore dans le découpage de l'espace – que l'on résout en faisant des limes arbitraires et régulières. Lorsqu'on appréhende un agrégat, on cherche à déterminer la plus petite entité reconnue à l'échelle de la fouille, celle dite mésoscopique de la main et de l'œil : c'est l'unité stratigraphique, dite US pour les connaisseurs (fig. 2).

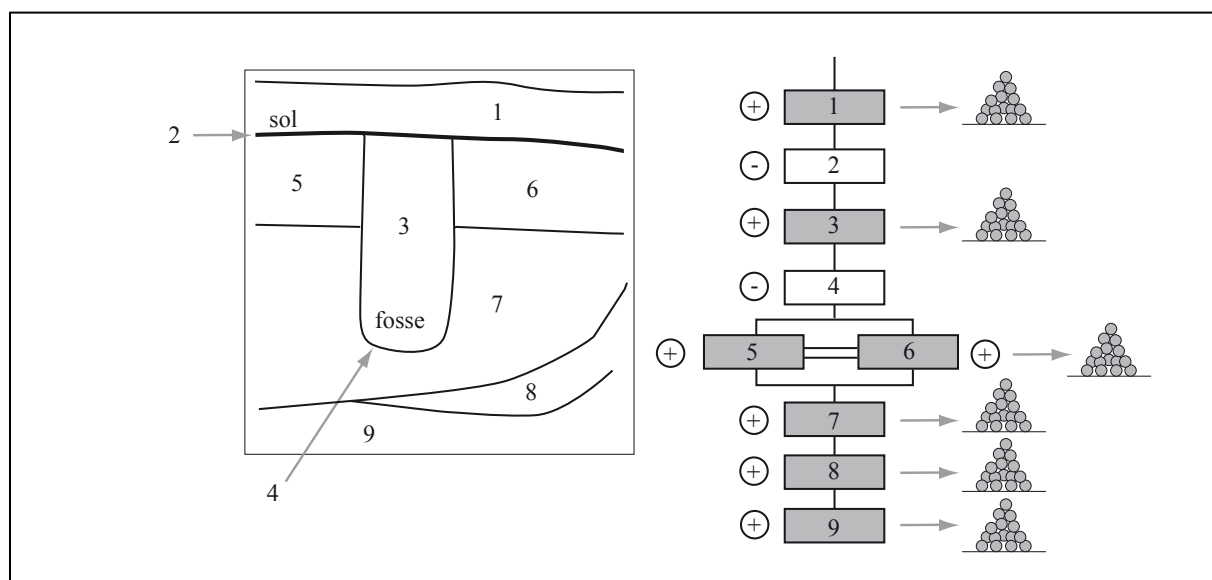


Fig. 2. Traduction en US d'une stratigraphie, avec proposition de graphe synthétique, et indication des possibilités de récolte

Celle-ci reconnue, mais pas forcément interprétée à ce stade, est interrogée du point de vue de ses relations avec toutes les autres entités retenues, ce qui autorise un traitement grâce à la théorie des graphes, que l'on synthétise dans un diagramme stratigraphique (Harris 1979 ; Desachy 2005 & 2006). Evidemment, pour définir chacune des unités, on est en droit de supposer une certaine homogénéité, ou des caractères propres ; mais, parfois, la démarcation peut s'avérer quelque peu arbitraire en fonction des propriétés retenues. En revanche, avec une interface comme limite, il n'y a plus lieu de douter. On peut même supposer que deux archéologues qui fouilleraient le même site – une situation impossible compte tenu du caractère destructif du démontage – y verraient les mêmes grands découpages, ces interfaces précisément.

La succession des couches, de haut en bas – puisque c'est ainsi que l'on procède, de manière régressive –, est dans l'ordre temporel inverse des faits à reconstruire, avec des durées qui nous échappent généralement. On rencontre quelques problèmes quand deux niveaux aux constituants proches, voire similaires, occupent la même place topographique, sans liens directs entre eux, comme lorsqu'un creusement vient ultérieurement scinder un ensemble en deux parties : on parle alors de couches équivalentes (et non identiques). Une autre source de difficultés est liée aux perturbations post-dépositionnelles, très fréquentes dans le domaine de l'archéologie agraire, lorsqu'un labour, parfois accompagné d'un enrichissement en compost, vient bouleverser un niveau sous-jacent (Boissinot 1997). Mais, dans la plupart des cas, ces indéterminations sont levées grâce à des considérations topologiques.

On extrait des unités stratigraphiques (US) un certain nombre d'artefacts, et bien d'autres choses encore (ossements, escargots, charbons de bois, graines, etc.). Lorsqu'elles ont un contenu, ces US sont dites positives. Mais, il est fort utile pour préparer les questions temporelles qui vont surgir de distinguer des US négatives, qui sont des surfaces directement créées par l'homme, comme des sols ou des limites de creusement, qui n'ont en théorie aucun contenu (car aucune épaisseur). Dans la pratique, et pour les sols d'occupation en particulier, on se contente d'une conception plus vague de « sol », en récoltant effectivement du mobilier associé à cette surface, que l'on voudrait représentatif d'une période d'occupation. Au sein d'une unité stratigraphique, des observations plus précises peuvent être entreprises : en enlevant le sédiment fin considéré comme un fluide, on laisse en place et on cartographie les éléments les plus grossiers du sol (artefacts et autres) afin de repérer toute anomalie dans leur distribution spatiale, *i.e.* tout ce qui contredit une répartition au hasard. C'est ainsi que Leroi-Gourhan et son équipe ont procédé à l'hypogée des Mournouards, dans la grotte d'Arcy-sur-Cure et, surtout, sur le site emblématique du campement magdalénien de Pincevent – en s'inspirant de techniques de fouilles fort répandues dans l'archéologie soviétique. S'il n'existe pas de structure dans le contenu des US, celles-ci ne peuvent être considérées comme des urnes de Bernoulli desquelles on extrait des objets qui sont comme autant d'échantillons d'une totalité disparue. Mais les collages entre les différentes pièces d'un même objet (un nucléus débité, une céramique, etc.) peuvent livrer des informations supplémentaires, à condition que chacun des éléments ait été précisément cartographié. Il s'agit d'un exercice de méréologie, soit une étude des relations tout/parties (Varzi 2010, en dernier lieu) qui vise une restitution taphonomique des dépôts (Denys & Patou-Mathis 2014), à savoir comment ceux-ci se sont mis en place ou ont évolué au fil du temps, créant du désordre là où il n'y en avait pas. Il va de soi qu'une telle enquête révèle une structuration supplémentaire de l'espace dont il faut tenir compte dans l'interprétation.

Au total, à l'échelle mésoscopique, qui est celle où sont réalisées les actions et prises les décisions de décapage, mais également celle de la production ancienne des artefacts, l'agrégat fait l'objet d'un pavage intégral et irrégulier, démonté selon cette partition même. Rien ne reste comme vraiment indéfini à la suite de cette opération et tous les artefacts recueillis, sans exception, sont ainsi adressés –

ce qui ne veut pas dire qu'ils sont correctement interprétés. Il ne peut être envisagé de conduire cette opération à l'échelle microscopique, en dehors de quelques prélèvements soumis au confinement du laboratoire et traités pour l'instrumentation. Si les US sont sous la dépendance ontologique des particules qui les composent, à l'inverse, il y a une dépendance épistémique entre ces prélèvements et les unités prélevées. Les propriétés observées au niveau microscopique renseignent celles à l'échelle supérieure, mais en vertu de leur position dans les unités (fig. 3).

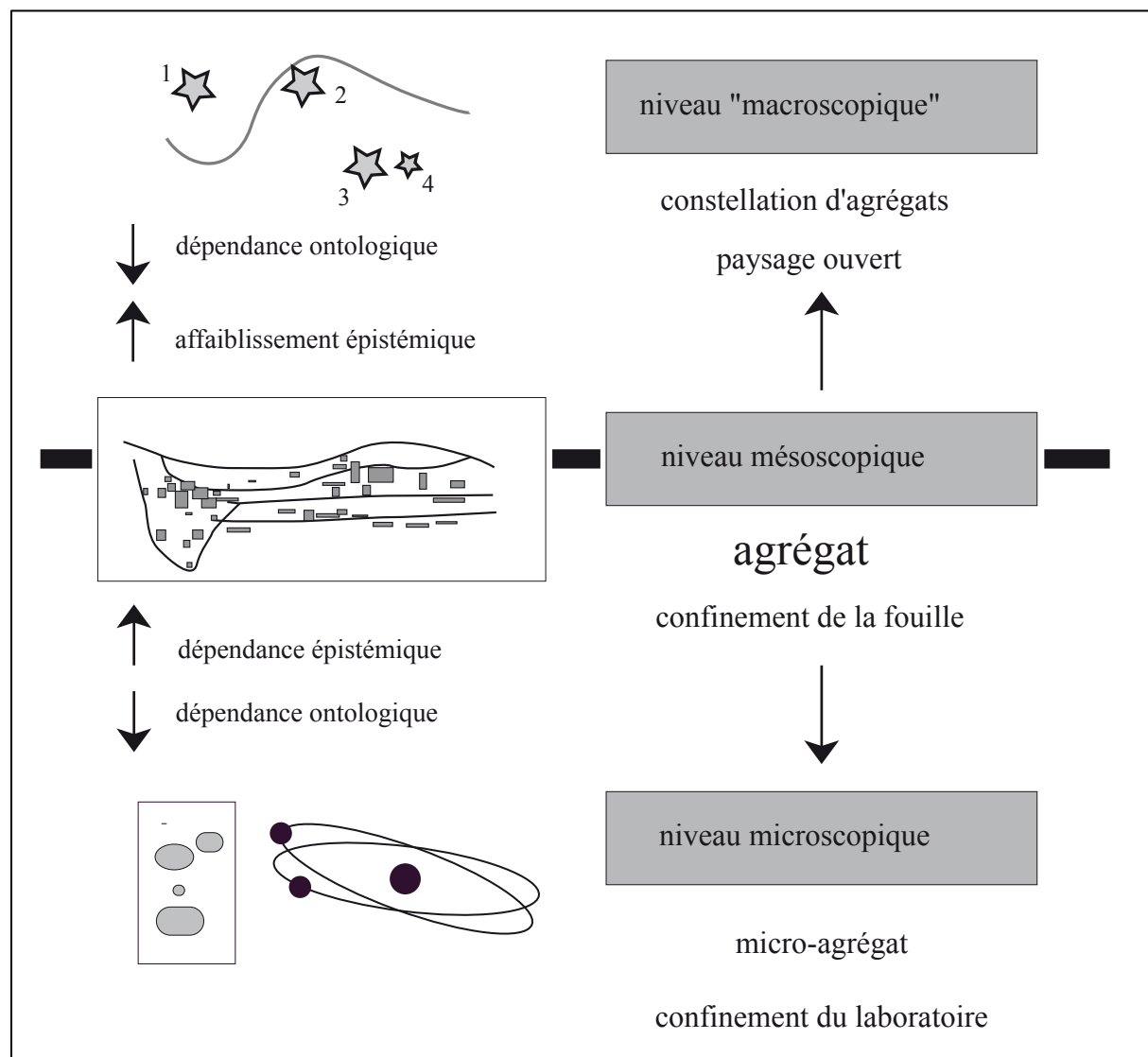


Fig. 3. Les trois échelles de l'opération archéologique et leurs relations de dépendance

Parmi ces propriétés révélées par l'instrumentation, il y en a une qui intéresse particulièrement les archéologues des périodes anciennes : en mesurant le taux d'un isotope du carbone (^{14}C) présent dans des organismes autrefois vivants (animaux, végétaux), il est possible de savoir combien de temps s'est écoulé depuis leur mort, et, à partir de là, d'obtenir une datation absolue de ces événements sous la forme d'une courbe de probabilité. Du corps daté à la chronologie de l'US et de l'ensemble de son contenu, et donc des artefacts extraits, la relation peut s'avérer plus complexe que prévu. En multipliant les datations de ce type sur différentes couches successives, on introduit une contrainte (stratigraphique) sur les probabilités, grâce à un traitement mathématique bayésien – un domaine de

recherche en plein essor de nos jours. Ainsi, grâce à la prise en compte de ces propriétés à l'échelle microscopique, l'embranchement avec les questions temporelles se voit facilité.

Mais tous les sites archéologiques n'apparaissent pas au premier abord comme des agrégats, c'est-à-dire comme des totalités compactes. Une nécropole, par exemple, se présente généralement comme un agglomérat de tombes, très souvent distinctes les unes des autres, sans lien stratigraphique probant entre les creusements individuels – elles peuvent avoir creusé le même substrat et être recouvertes par les mêmes niveaux de labour, cela ne nous est pas d'un grand secours. Mais, le fait que leur contenu relève de pratiques relativement similaires, mises en œuvre dans un espace relativement restreint, et bien souvent sans que des recoupements ne s'observent entre-elles, nous amène à les traiter ensemble, quitte à remettre cette totalité en question dans un deuxième temps. Ce qui vient d'être signalé à propos des nécropoles peut être redit pour certains restes architecturaux (trous de poteaux) ou vestiges agraires (plantations organisées). On suspecte une intentionnalité dès lors que des faits singuliers mais similaires semblent obéir à des lois géométriques simples, comme par exemple suivre une ligne droite, une courbe, etc. Quoiqu'il en soit, à un moment donné, les creusements en question ont « fonctionné » avec des sols, soit un enchevêtrement d'US comme on en trouve dans les agrégats ; et, avec le temps, les liens stratigraphiques se sont dissous... Ces agglomérats sont donc des agrégats « au rabais ».

Voyons un autre exemple problématique. Les « ensembles clos » sont des assemblages relevant d'une intention humaine très ponctuelle dans le temps (Möberg 1976) : des objets ont été ensevelis là pour une raison quelconque et personne n'y est revenu. En tant qu'archéologues, nous n'en n'avons pas l'assurance dès l'abord, mais nous pouvons en obtenir la conviction au fil de l'analyse. Dans ce cas alors, ne rencontrons-nous pas un problème avec la définition de l'agrégat, pour lequel on suppose qu'il n'a été l'objet d'aucun sujet et qu'il n'y a pas de point de vue qui s'y manifeste ? C'est indéniable, mais, méthodologiquement, nous traitons d'abord ces ensembles clos comme les agrégats plus conventionnels ; ensuite, lorsqu'on se demandera ce qu'il s'est passé ici – une question que nous examinerons plus loin –, nous rencontrerons quelques problèmes similaires, à savoir l'incomplétude des traces observables : il y a dans ce cas, et dans les autres, toujours un manque dans l'enregistrement des actions, à la fois dans leur détail et dans leur cadre général, ce qui constitue une approche très singulière des pratiques humaines, nous l'avons déjà dit. Ce qui compte finalement, c'est que l'assemblage n'ait été destiné à aucune personne réelle – pour ne pas exclure les pratiques rituelles qui sont adressées à des entités surnaturelles –, et surtout pas à des archéologues potentiels, car cela entamerait le caractère probant des faits mis en évidence.

L'incertitude entre les agrégats

Mis à part le cas intermédiaire des agglomérats dont nous avons parlé, lesquels peuvent avoir une certaine étendue – des hectares pour des faits agraires par exemple –, entre les agrégats, aucune archéologie ne peut être pratiquée. En d'autres termes, nous ne pouvons y exercer le démontage de strates – la plupart du temps inexistantes d'ailleurs – et obtenir des éléments probants à propos d'éventuels artefacts. Voilà pourquoi il est abusif de parler d' « archéologie du paysage », d'autant plus que ce dernier terme ne se conçoit pas sans un point de vue (Leveau 2009), ce qui est contraire à la nature en quelque sorte « isotrope » des faits archéologiques, comme nous l'avons indiqué *supra*. Nous parlerons de vide archéologique entre les artefacts, tout en reconnaissant qu'il y a « quelque chose » autour d'eux dont on ne peut pas ne pas tenir compte. Mais nous « sautons » – ce verbe est

employé à dessein pour souligner la discontinuité épistémique – alors de domaine pour prendre en compte des entités géographiques, tels des plateaux, des pentes, des montagnes, des rivières, etc. L'approche géographique sous-entend la coprésence des entités dont elle rend compte dans l'espace. En outre, elle offre toujours la possibilité de définir une nouvelle entité entre deux autres préalablement retenues : entre deux montagnes, une vallée ; entre une vallée et une montagne, un versant ; entre un versant et une vallée, un talus ; entre une ville et la campagne, une périphérie, etc. Ce n'est que par abstraction qu'elle présente du discontinu comme, par exemple, en évoquant une constellation de sites. En revanche, cette expression correspond mieux à l'approche archéologique, plus précisément à ses contraintes. Comme le groupe apparent d'étoiles que l'on repère dans le ciel, avec des astres parfois disparus, à côté d'autres toujours existants, l'archéologue ne peut démontrer la stricte contemporanéité des agrégats qu'il retient, qu'il pourrait d'ailleurs grouper d'une autre façon – et jusqu'où ? Nous le verrons, avec les seules méthodes de l'archéologie, nous ne sommes pas assurés de la stricte contemporanéité des agrégats, soit en termes de bornes temporelles, soit de durée. Avec quelques données historiques, des listes par exemple, ou alors, avec l'assurance (testimoniale) de la continuité des occupations, on peut pleinement s'engager dans le domaine de la géographie historique, l'archéologue se contentant de constater que tout cela n'est pas impossible.

Le site archéologique est entouré de vide, soit. Mais ne peut-on pas faire quelques inférences sur son environnement ? Après tout, un site n'est-il pas en quelque sorte une anomalie dans le cours de l'histoire naturelle, avec des choses se trouvant prises dans l'agrégat, inexplicables avec les seules lois de la nature. Il n'est pas non plus un aérolithe ou une île, des individus y sont venus et en sont repartis sans difficultés, en quittant ou en gagnant un autre site, parfois quotidiennement. En repérant dans le contenu de l'agrégat tout ce qui est étranger à son substrat, on peut le mettre en relation avec des gîtes minéraux répartis dans l'espace, ayant par exemple fourni des matériaux pour l'architecture ou l'outillage. On obtient ainsi un modèle gravitaire en dessinant autour du site l'enveloppe de tous les gîtes, en prenant en outre le soin de distinguer ce qui pourrait relever, d'une part du quotidien ou du familier, et d'autre part, de l'exceptionnel ou de l'occasionnel ; sachant également que les relations constatées entre site et gîte peuvent n'être que la résultante de déplacements réels (fig. 4).

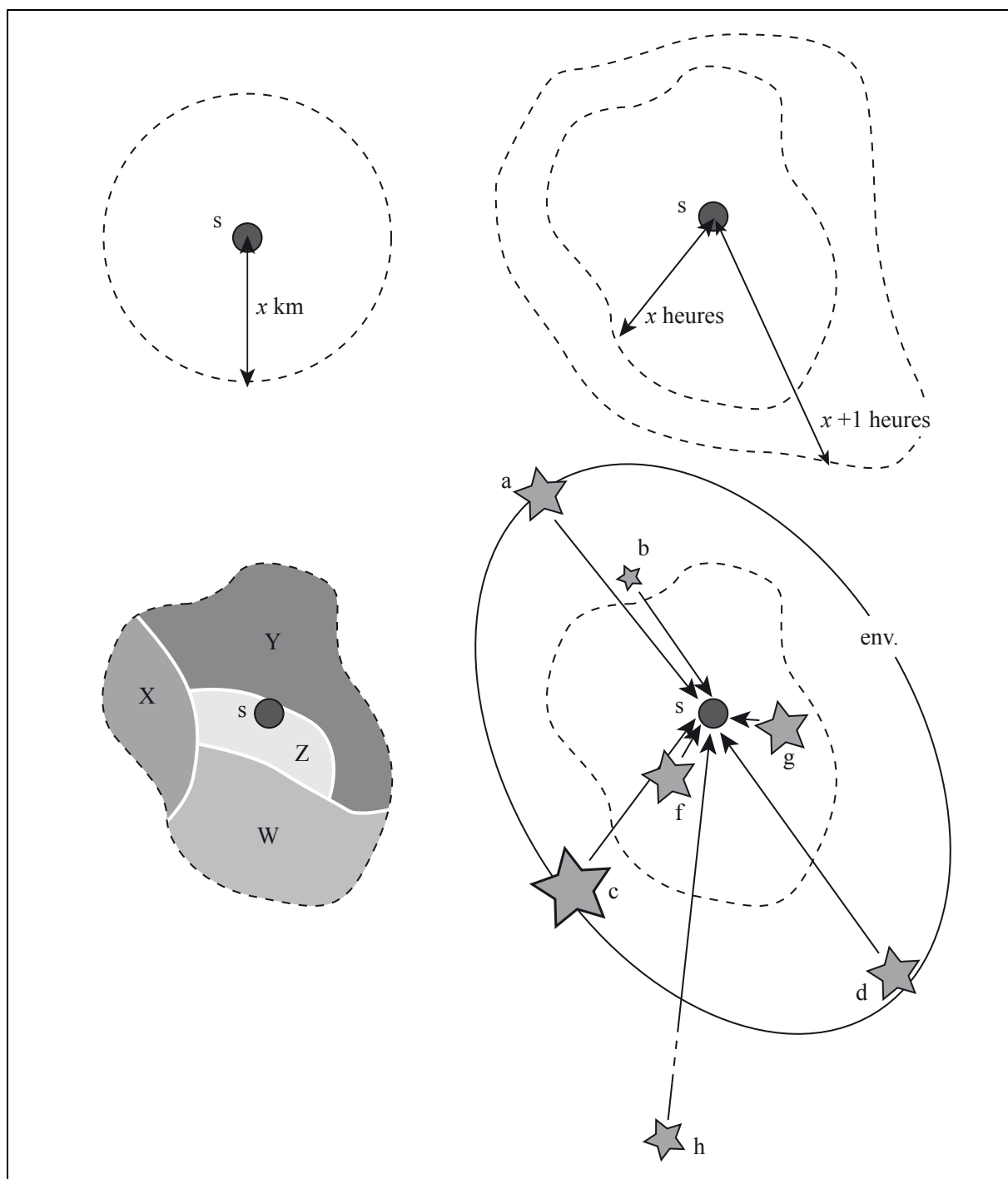


Fig. 4. Schématisation des relations d'un site (s) avec son environnement selon le modèle gravitaire, avec indication des gîtes exploités (a à h), et partition de l'espace selon les potentialités des terrains (W à Z).

On gagne en spéculation lorsqu'on s'interroge en outre sur la viabilité économique d'un site. Quand on est assuré de la pratique de l'agropastoralisme – en particulier grâce à des « écofactes » recueillis dans l'agrégat –, on peut s'interroger sur la capacité des terrains alentour à supporter de telles activités économiques ; lorsque seules la chasse et la cueillette sont pratiquées, ces considérations s'avèrent alors plus limitées. Même après une enquête géomorphologique dans les dépôts quaternaires alentour, indiquant éventuellement un usage plus ou moins intensif desdits terrains, déstabilisés ou non à

l'occasion, reste le problème de la rationalité des agents concernés. Celle-ci peut avoir des aspects pragmatiques, avec une prise en compte des trajets horaires nécessaires à l'exploitation de l'environnement, et la volonté de les minimiser, mais aussi des aspects symboliques, généralement arbitraires et impossibles à restituer avec la seule archéologie. Ce n'est que lorsqu'on possède des documents écrits relevant des actes de la pratique, pour certaines périodes historiques uniquement, que l'on se rend compte de la complexité de situations difficiles à imaginer à partir de la seule chaîne de raisonnement que nous venons d'indiquer ; et également de l'imbrication des territoires dans l'espace, ce qu'une approche un peu trop théorique serait en peine d'envisager.

On peut tenter de mieux borner les territoires – jusqu'ici examinés de manière gravitaire – en prenant en compte le plus proche voisin et en supposant que la limite les séparant devait se trouver à peu près au milieu. De proche en proche, on construit des polygones – dits de Thiessen, d'après son inventeur –, et donc un pavage abstrait de l'espace (pour une présentation générale et récente : Djindjian 2011). En d'autres termes, on transforme une distribution de points en une partition de l'espace. Mais on retrouve là les difficultés déjà énoncées liées à l'incertaine coprésence des sites/agrégats.

Nous venons de voir comment faire adhérer un agrégat à son extérieur, en précisant chaque fois les biais rencontrés. En cumulant les observations, nous posons progressivement mieux nos questions. Mais, dans ce domaine, on ne peut espérer aucune certitude, en constatant que l'on ne peut faire de la géographie avec la seule archéologie, mais de l'analyse spatiale et spéculative, assurément. Des prospections serrées peuvent enrichir une carte archéologique, que l'on sait toujours incomplète car les destructions sont légions et de nombreux sites demeurent pour longtemps inaccessibles. Par la seule prospection de surface, qu'elle soit pédestre ou épaulée d'appareillages physiques, on affaiblit en outre nos capacités probatoires, telles qu'on les exerce au cours du démontage des agrégats. Ainsi, pour un artefact recueilli, nous n'avons aucune preuve qu'il occupe son lieu propre, l'objet ayant pu atterrir à la surface d'un champ pour diverses raisons. Cette « présence » effective se trouve cependant renforcée dès lors que l'on dispose d'un grand nombre d'exemplaires, avec des lois de distribution en surface qui ne semblent pas aléatoires.

Que s'est-il passé ici ?

On peut définir un *artefact* par trois composantes : sa forme, son fonctionnement et sa fonction. La première correspond à ses contours, le ou les matériaux utilisés, et l'agencement des parties formant le tout, soit l'aspect et les constituants pour le dire autrement. On peut en faire une description précise et en reconstituer le mode d'élaboration grâce à l'observation méso- et microscopique, aux analyses physico-chimiques et à l'expérimentation. Si l'on s'en donne les moyens, la forme peut donc être élucidée quelle que soit le contexte d'origine de l'artefact, que celui-ci soit extrait d'un agrégat ou encore actuellement utilisé. La différence entre fonctionnement et fonction est plus subtile. Elle a été présentée par F. Sigaut en remarquant qu'un « couteau ne sert pas à couper mais en coupant » (Sigaut 1991). Le gérondif illustre le fonctionnement, lequel peut éventuellement s'observer et généralement laisser des traces d'usage. Lorsque l'objet a été abandonné, ces dernières constituent des indices précieux. Et on peut toujours s'intéresser au champ des possibles – ce que la forme autorise ou interdit –, pratiquer des comparaisons et des expérimentations. Quant à la fonction, elle ne peut s'envisager seule et dépend principalement du contexte ou des « champs de sens » (Gabriel 2014) dans lequel l'artefact est pris : elle s'élucide lorsqu'on est capable de dire pourquoi cet objet-là a été produit

et utilisé, à cette occasion précise, lui et pas un autre. Ainsi, par exemple, ce couteau-là porté à la ceinture d'un homme avait-il une fonction précise là où on peut l'observer, mais peut-être n'a-t-il jamais servi à couper durant toute son existence – définir ainsi sa fonction comme « servir à couper » serait alors inadéquat. En comprenant la fonction d'un artefact, on est en mesure de mieux saisir pourquoi son usage est amorcé, puis abandonné, et par quoi il peut être éventuellement remplacé, soit quelques éléments pour répondre à la question « que s'est-il passé ici ? ».

Ce n'est pas en découpant en tranches un outil pour l'observer au microscope, ou en le pulvérisant en poudre en vue de rigoureuses analyses, que l'on comprendra mieux ce qu'il a été. Son identité en effet lui est attribuée par ses fabricants et ses utilisateurs – l'avis des seconds pouvant différer des premiers, en contextes de diffusion ou d'acculturation (Boissinot 2014) : les artefacts doivent être crédités d'exister pour exister véritablement, sinon ils ne sont que des bouts de matière que l'on peut traiter comme des substances naturelles (Lenclud 2007 ; Boissinot 2013). La nature en revanche ignore les fonctions – sauf à parler de manière métaphorique – et peut s'envisager uniquement en termes de relations causales. En d'autres termes, les artefacts ne sont pas à eux tous seuls ce qu'ils sont ; ils ont besoin d'une médiation humaine pour exister comme tels, et, en général, le support du langage. Pour des objets qui se voient assigner une fonction, qu'ils n'accomplissent pas en vertu de leur seule structure physique, tels les billets de banque que l'on range dans la catégorie des « faits institutionnels » (Searle 1998), le travail d'élucidation de l'archéologue s'avère particulièrement ardu.

En archéologie, comme dans de nombreux domaines de la connaissance, on procède à la mise en série des objets pour mieux les comprendre individuellement. Ce travail aboutit à des typologies en organisant ressemblances et différences. Il a longtemps été accompli de manière intuitive et, depuis peu, par le calcul, avec le recours de l'ordinateur. Les objets sont alors envisagés comme des faisceaux de propriétés. Mais nous ne savons pas lesquelles ont été véritablement reconnues par les producteurs/utilisateurs, et selon quelle hiérarchie. Le travail de mise à plat que l'on fait après coup peut s'avérer plus « objectif », surtout lorsqu'il se prolonge par un traitement statistique rigoureux, en termes de distance. Mais cette approche *etic* ne saurait suffire : on sait bien que les hommes ne savent pas l'histoire qu'ils font, mais leur avis en tant qu'agents ne peut être négligé, car il est par certains côtés déterminant pour leurs actions (point de vue *emic* cette fois-ci) (Boissinot 2011a). Lorsqu'on prend en compte des lots d'artefacts, les méthodes de sériation mathématique sont également utilisées à des fins d'ordonnancement chronologique, une question qui est loin d'être anodine lorsqu'on cherche à restituer le passé. Mais on s'est aperçu que les résultats pouvaient être discordants quand on avait la chance de pouvoir comparer les inférences mathématiques sur les objets avec des données historiques bien établies les concernant. L. Olivier et B. Wirtz qui ont fait ce travail avec des lampes de mineurs contemporaines, des objets regroupés en raison d'un même fonctionnement, ont pu souligner toutes les divergences entre le « temps typologique » attendu par le calcul et le « temps réel » des artefacts, en raison de phénomènes complexes de développement, de disparition, de latence et de retour aux sources qui affectent différemment les types, en lien avec l'histoire sociale du moment (Olivier & Wirtz 2004 ; Olivier 2008). Il est vrai qu'en cette période de la recherche où les études technologiques ont particulièrement le vent en poupe, on oublie trop souvent que la technologie est également un phénomène social et symbolique, qui n'est pas entièrement mue par le principe du progrès.

Les couteaux ou les lampes sont des outils, sinon des emblèmes ou des pièces de musées, mais ce ne sont pas le genre d'artefacts qui jouent un rôle essentiel dans la compréhension de l'agrégat archéologique. Les différentes constructions et aménagements rencontrés au fil des décapages, des artefacts que l'on pourrait dire « immobiliers », permettent de scander la stratigraphie et de décrire l'évolution d'un site en termes de périodes. L'édification d'un rempart autour d'une bourgade par

exemple constitue assurément un moment clé de cette agglomération ; son incendie, également. Pour penser le temps, l'ontologie retient – tout en les discutant vigoureusement – deux types d'entités : les événements et les processus. Les premiers sont tout ce qui arrive à quelque chose qui occupe un certain lieu pendant un intervalle de temps. Ils définissent un avant et un après, peuvent être ponctuels ou duratifs, avoir des parties qui sont également des événements... Plus que les substances, ils posent des problèmes d'individuation : y-a-t-il un événement ou deux ? Est-ce le même événement qui a une certaine durée ? Toute action est-elle un événement ? La Révolution française est-elle finie ? Et sous-entendent une certaine subjectivité par rapport aux faits, pour nourrir, par exemple, une mémoire collective. Néanmoins, les archéologues qui mettent au jour des niveaux de destruction dans leurs agrégats sont enclins à penser qu'ils peuvent clairement déterminer quelques-uns de ces événements, et cela de manière objective. Quant aux processus, leur approche ontologique peut paraître contre-intuitive, surtout lorsqu'ils sont appliqués aux faits humains (urbanisation, monumentalisation, sédentarisation, etc.). Et cela, parce qu'ils n'ont pas de parties et ne sont pas composés d'événements – alors que l'on peut noter des moments marquants dans le développement d'une ville par exemple –, et doivent être considérés comme persistants dans le temps – quand on voit bien que les choses finissent par prendre fin, même un processus d'érosion ou le pourrissement d'un fruit. Un processus est comme une puissance en action, un flux qui nous apparaît comme des transformations d'aspects (Livet & Nef 2009), et qui ne s'achève que lorsqu'il n'y a plus de substance-support – car les processus, comme les événements, sont sous la dépendance ontologique des substances, ils ont besoin de matière pour se produire. On peut alors considérer que tout processus est borné par des événements qui ne sont pas des moments de celui-ci, qui lui sont extérieurs. Et, à partir de là, envisager qu'une bonne description des phénomènes rencontrés, dans l'agrégat mais ailleurs également, s'appuiera sur une combinaison de ces deux entités temporelles. Dans de nombreux cas, on ramène à des processus des manifestations qui ne le sont pas vraiment, qui correspondent au cumul de différentes actions humaines similaires et répétitives, parfois conjuguées avec des phénomènes naturels. C'est ainsi que ce sont formées ces fameuses « terres noires » qui ont tant intrigué les médiévistes travaillant sur le périurbain. Peut-on parler de processus de fabrication – ce que l'on traduit maintenant en termes de « chaîne opératoire », depuis la popularité donnée à cette expression par A. Leroi-Gourhan – pour évoquer la réalisation d'un artefact par un producteur qui se donne les moyens de réaliser son intention ? On pourrait certes parler de puissance en acte, mais que faire des bifurcations au cours des gestes, lorsque celles-ci peuvent mener à d'autres objets ?

Il ne suffit pas d'une bonne ontologie du temps pour répondre à la question « que s'est-il passé ici ? ». Il faut également des situations, et des acteurs qui agissent – les récits historiques ne disent généralement pas autre chose (Molino & Lafhail-Molino 2003). On a déjà le lieu de l'action (l'agrégat/site), certes plus difficile à décrire après de nombreuses années, mais, de toute évidence, les acteurs ne sont pas là – et leurs éventuelles tombes ne concernent plus leurs actions, mais celles de leurs survivants, et dans un cadre rituel. Le résidu de leurs actions est cependant bien là dans l'agrégat, et quiconque, même le plus optimiste, reconnaîtra sans peine qu'il est fort incomplet, et que les choses se sont un peu embrouillées depuis. Soit. On considère alors chacune des unités reconnues – les parties de l'agrégat – comme des urnes probabilistes d'où l'on extrait des artefacts, un échantillon de la culture matérielle d'alors. Pour une meilleure représentativité de l'échantillon, on souhaitera bien sûr un grand nombre de faits à collecter. Ceux-ci se présentant de manière spatiale, et l'espace possédant de toute évidence une structure, on s'interrogera alors sur ce que l'on est susceptible d'ajouter pour de meilleures inférences statistiques, et cela pour identifier les actions d'« ils », les moins indéfinis possibles. Pour dépasser le « on » indéfini – comme dans « on a fait cela ici » –, le pronom à la troisième personne du pluriel recherchée vise des identités collectives sociales (intrasites) et/ou ethniques (intersites) précises. En reprenant les présentations de V. Descombes (1992 ; 2013) et, avant

lui, celles de G. Frege et L. Wittgenstein, nous avons pu souligner quelques-unes des contraintes imposées par l'expérience archéologique, qui ne peut traiter qu'avec la Théorie des ensembles – et ses prolongements statistiques – une question qui relève avant tout de la méréologie, laquelle est après tout la façon dont sont conçues les explications historiques et le vécu des populations (Boissinot 2011b ; 2013). En disant que les Romains ont battu les Carthaginois lors de la dernière guerre punique (façon méréologique), on ne dit pas que tout romain a battu tout carthaginois, ces derniers étant des échantillons représentatifs de deux populations (selon les termes de la Théorie des ensembles). Or, l'archéologie, grâce à l'addition des faits dont elle dispose, ne ferait pas autrement que de la deuxième manière, et ne verrait pas l'importance et la nature de l'événement en question. En d'autres termes, avec les seules ressources de l'archéologie, nous ne pouvons guère aborder ces questions d'identité ethniques et culturelles telles qu'elles sont de nos jours développées par l'histoire et la socio-anthropologie (Jones 1997 ; Boissinot 1998). Ramener nos observations plurielles à des collectifs et à leurs règles s'avère une question particulièrement périlleuse, avec des dérives idéologiques dont on connaît le devenir funeste.

Conclusion

Il est indéniable que la pratique de l'archéologie a considérablement multiplié le nombre de faits appartenant au passé, ceux-ci pouvant se définir de manière minimaliste comme la présence certaine d'une chose dans une portion spatio-temporelle du monde. Ainsi, elle a pu contredire certains textes qui ne véhiculaient que des croyances à leur propos, ces ouvrages pouvant en outre éventuellement mentir, alors qu'une bonne excavation ne saurait y réussir. Mais on ne fouille pas simplement pour établir le compte des présences réelles ; on cherche également à contribuer au grand récit de l'histoire de l'humanité, surtout dans ses moments restés les plus obscurs. Et, comme pour tout récit, il est nécessaire d'établir des situations et de reconnaître des êtres agissants, pour éventuellement donner quelques éléments d'explication ou compréhension de leurs actions. Si l'on veut bien consentir à définir l'archéologie comme l'opération de démontage d'agréats d'un genre particulier, on se trouve dans une posture particulière qui nous rend « déficients » dans le cadre de ces attentes narratives, et pas seulement en raison des nombreuses lacunes rencontrées (Boissinot 2011a). C'est de la nature de cette documentation dont il a été question ici et des conséquences épistémiques qu'il faut admettre. Le découplage obligé entre l'espace et le temps, et l'absence de point de vue incorporé – comme on en trouve en revanche nécessairement dans les textes et les images – sont certainement deux des aspects les plus importants, aux effets contraires : en nous livrant des preuves tangibles d'un côté, nous rencontrons une accablante indétermination des agents (et des collectifs) que l'on cherche à restituer de l'autre, si bien qu'une grande incertitude demeure sur ce qui s'est réellement passé, là où l'on conduit ces recherches, et dans un cadre plus général également. Mais, en dehors du cas obligé de la Préhistoire, il n'est pas sûr que l'archéologie soit une discipline autonome. À condition d'en connaître les contraintes, la documentation archéologique peut alors « dialoguer » avec d'autres formes de récit, et les savoirs se cumuler.

Bibliographie :

BESSON *et al.* 2011 : Besson C., Chaoui-Durieux D. & Desachy B., « Bonne fouille ne saurait mentir », *Terrain*, 57, 2011, p. 48-65.

BOISSINOT 1997 : Boissinot P., « Archéologie des façons culturelles », in *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes* (Actes du Colloque d'Antibes 1996), APDCA, 1997, p. 85-112.

BOISSINOT 1998 : Boissinot P., « Que faire de l'identité avec les seules méthodes de l'archéologie ? », in d'Anna A. & Binder D. (éds), *Production et identité culturelle*, Antibes, APDCA, 1998, p. 17-26.

BOISSINOT 2011a : Boissinot P., « Comment sommes-nous déficients ? », in Boissinot P. (éd.), *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 268-270.

BOISSINOT 2011b : Boissinot P., « L'ethnicité en mode régressif, de l'âge du Fer à l'âge du Bronze. Quelques problèmes épistémologiques », in Garcia D. (éd.), *L'âge du Bronze en Méditerranée. Recherches récentes*, Paris, Errance, 2011, p. 171-191.

BOISSINOT 2013 : Boissinot P., « De quelle identité parlons-nous entre archéologues et historiens ? », in Ménard H. & Plana R. (dir.), *Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, PUR, 2013, p. 15-21.

BOISSINOT 2014 : Boissinot P., « Archéologie de l'identité et de l'acculturation », in Roure R. (éd.), *Contacts et Acculturations en Méditerranée occidentale. Hommages à Michel Bats*, BIAMA, Errance, 2014, p. 145-152.

BOISSINOT 2015 : Boissinot P., *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2015.

CAMBELL *et al.* 2011 : Campbell J. K. *et al.*, *Carving the Nature at its Joints*, MIT Press, 2011.

CHATEAURAYNAUD 2004 : Châteauraynaud F., « L'épreuve du tangible. Expérience de l'enquête et surgissements de la preuve », in Karsenti B. & Quéré L. (éds.), *La croyance et l'enquête aux sources du pragmatisme*, Ed. de l'EHESS, 2004, p. 167-194

CHATEAURAYNAUD 2011 : Châteauraynaud F., *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Ed. Petra, 2011.

DEMOULE J.-P. *et al.* 2002 : Demoule J.-P. *et al.*, *Guide des méthodes de l'archéologie*, Paris, La Découverte, 2002.

DENYS & PATOU-MATHIS 2014 : Denys C. & Patou-Mathis M., *Manuel de taphonomie*, Paris, Errance, 2014.

DESACHY 2005 : Desachy B., « Du temps ordonné au temps quantifié : application d'outils mathématiques au modèle d'analyse stratigraphique d'Edward Harris », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 102, 4, 2005, p. 729-740.

DESACHY 2006 : Desachy B, *De la formalisation du traitement des données stratigraphiques en archéologie de terrain*, Thèse de l'Université de Paris 1, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00406241/fr/>, 338 p., 2006.

DESCOMBES 1992 : Descombes V., « Les individus collectifs », in Descamps C. (éd.), *Philosophie et anthropologie*, Paris, Centre Pompidou, 1992, p. 57-91.

DESCOMBES 2013 : Descombes V., *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.

DJINDJIAN 2011 : Djindjian F., *Manuel d'archéologie*, Paris, Armand Colin, 2011

GABRIEL 2014 : Gabriel M., *Pourquoi le monde n'existe pas*, Paris, J.-C. Lattès, 2014.

HARRIS 1979 : Harris E. C., *Principles of Archaeological Stratigraphy*, New-York, Academic Press, 1979.

HODDER 2012 : Hodder I., *Entangled. An Archaeology of the Relationships between Humans and Things*, Malden, Wiley-Blackwell, 2012.

JONES 1997 : Jones S., *The Archaeology of Ethnicity: Constructing Identities in the Past and Present*, Londres, Routledge, 1997

LENCLUD 2007 : Lenclud G., « Etre un artefact », in Debary O. & Turgeon L. (eds.), *Objets & Mémoires*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme/Presses de l'Université Laval, 2007, p.59-90.

LEVEAU 2009 : Leveau P., « Archéologie, espace, environnement : des paysages aux risques naturels », in Dumasy F. & Queyrel F. (éds.), *Archéologie et environnement dans la Méditerranée antique*, Genève, Droz, 2009, p. 1-22.

LIVET & NEF 2009 : Livet P. & Nef F., *Les êtres sociaux. Processus et virtualité*, Paris, Hermann, 2009.

MÖBERG 1976 : Möberg C.-A. , *Introduction à l'archéologie*, Paris, Maspero, 1976.

MOLINO & LAFHAIL-MOLINO 2003 : Molino J. & Lafhail-Molino R., *Homo fabulator. Théorie et analyse du récit*, Arles, Leméac/Actes Sud, 2003.

OLIVIER & WIRTZ 2003 : Olivier L. & Wirtz B., « Recherches sur le temps archéologique : l'apport de l'archéologie du présent », *Antiquités nationales*, 35, 2003, p. 255-266.

OLIVIER 2008 : Olivier L., *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Paris, Le Seuil, 2008.

OLSEN *et al.* 2012 : Olsen B., Shanks M., Webmoor T. & Witmore C., *Archeology. The discipline of things*, Berkeley, University of California Press, 2012.

RATHJE & MURPHY 1992 : Rathje W. & Murphy C., *Rubbish ! The Archaeology of Garbage*, New York, Harper and Collins, 1992.

SEARLE 1998 : Searle J., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Gallimard, 1998.

SIGAUT 1991 : Sigaut F., « Un couteau ne sert pas à couper, mais en coupant. Structure, fonctionnement et fonction dans l'analyse des objets », *in 25 ans d'études technologiques en préhistoire : bilan et perspectives*, Antibes, APDCA, 1991, p. 21-34.

VARZI 2010 : Varzi A. C., *Ontologie*, Paris, Ithaque, 2010.